

ternel. Eh bien, monsieur, l'homme dont je vous parle, qui était comme moi un marin, cet ami qui me fut si cher, s'appela le comte de Rogas.

— Mon frère, monsieur l'amiral, répondit José Basco avec impudence. Oui, monsieur le comte, reprit José, mon brave frère était un vaillant, un noble cœur. Il est mort, en 1858, de la fièvre jaune, à bord du *Tuciturne*, qu'il commandait.

— C'est vrai, j'ai appris cela deux ans plus tard, aux Antilles.

Ainsi, monsieur de Rogas, vous êtes le frère de celui qui fut un de mes meilleurs amis ?

— Son frère cadet, monsieur le comte.

— Je suis franc, monsieur de Rogas, je veux l'être avec vous. Eh bien, je dois vous dire que je suis surpris. Comme je viens de vous le dire, j'étais intimement lié avec le commandant de Rogas ; il m'a beaucoup parlé de sa famille, d'une sœur charmante plus jeune que lui...

— Un an après la mort de mon frère, j'ai eu encore la douleur de perdre ma sœur.

— Eh bien, monsieur de Rogas, ce qui me surprend, c'est que mon ami ne m'ait jamais dit qu'il eût un frère.

— En effet, monsieur le comte, c'est surprenant, répondit José avec assurance.

— Et je ne m'explique pas la raison du silence qu'il a gardé.

— Il avait certainement un motif pour ne point vous parler de moi. Lequel ? Je cherche vainement...

M. de Sisterne secoua la tête.

— C'est incompréhensible, dit-il.

Après un court instant de silence, M. de Sisterne reprit :

— Le comte de Rogas ne m'a point dit non plus qu'il avait des parents en France.

— Ceci est moins étonnant, répliqua vivement José ; le comte de Montgarin est mon cousin au quatrième ou cinquième degré ; il est probable que mon frère n'avait pas connaissance de cette parenté.

— C'est possible, fit l'amiral.

Et de nouveau il resta silencieux. Il semblait réfléchir.

Un pli se creusait sur le front de José Basco pendant que son regard sombre interrogeait la physionomie de l'amiral. Il sentait l'inquiétude lui revenir et se demandait si réellement un obstacle imprévu allait se dresser devant lui.

M. de Sisterne releva la tête et ses yeux se fixèrent sur le Portugais.

— Excusez-moi, monsieur de Rogas, dit-il, pensant que l'étranger pouvait trouver son attitude singulière, il m'arrive quelquefois de m'enfoncer ainsi, malgré moi, dans mes anciens souvenirs.

José retrouva subitement toute son assurance et il eut un redoublement d'audace.

— Vous me regardez, monsieur l'amiral, reprit-il ; vous vous apercevez sans doute que je ressemble au commandant de Rogas ; beaucoup de personnes qui l'ont connu affirment que cette ressemblance est frappante.

M. de Sisterne eut un mouvement de tête significatif.

— Vous avez sa taille, répondit-il, et quelque chose de son air grave et réfléchi ; mais je ne retrouve aucun de ses traits sur votre visage.

José se mordit les lèvres. Il comprit qu'il était allé trop loin. Heureusement pour lui, le comte de Sisterne était tout à fait sans défiance. Son esprit d'ailleurs, étant toujours dirigé vers le bien, il admettait difficilement l'idée du mal chez les autres ; il n'aurait pas osé supposer seulement qu'il pouvait être la dupe d'un coquin habile.

José était debout, l'amiral se leva à son tour.

— Monsieur de Rogas, êtes-vous à Paris pour longtemps, demandait-il.

— Pour quelques mois au moins, monsieur le comte, répondit le Portugais ; peut-être prendrai-je la résolution de m'y fixer définitivement.

— Le frère de mon ancien ami ne saurait être pour moi un étranger ; s'il vous est agréable de venir me voir quelquefois, vous pouvez compter sur un accueil cordial.

— Monsieur le comte, répondit José d'un ton pénétré, je n'oublierai point votre très-gracieuse invitation.

Ils sortirent de la chambre, échangèrent encore une poignée de mains et se séparèrent.

— Décidément, se dit José, je commence à croire que maître Satan lui-même se mêle de nos affaires.

Le comte de Sisterne est réellement un bien brave homme, continua-t-il ; il m'a tout de même invité à aller chez lui... J'irai certainement. Hé, hé, l'amitié d'un amiral n'est pas à dédaigner. A l'occasion on peut s'en servir.

Les heures s'étaient rapidement écoulées pour tout le monde. La fête touchait à sa fin, et les uns après les autres les invités se retiraient.

José Basco rentra dans le grand salon. Il s'approcha du comte de Montgarin et lui dit :

— C'est l'heure de partir, assez pour aujourd'hui, il faut savoir n'abuser de rien.

— Je suis prêt, répondit le jeune homme.

Ils allèrent saluer madame de Coulange et Maximilienne, ainsi que la vieille marquise de Neuville, qui, l'heure de son sommeil étant passée, était décidée à ne s'en aller qu'après avoir entendu la dernière note de musique.

— A bientôt, dit-elle, à Ludovic, en accompagnant ces mots d'un mouvement de tête affectueux.

— Demain, j'aurai l'honneur d'aller présenter mes devoirs à madame la marquise, répondit-il.

Vingt minutes plus tard, l'hôtel de Coulange et la rue de Baby-lone étaient retombés dans le silence. Les domestiques se hâtaient d'éteindre le gaz et les bougies afin d'aller se livrer au repos dont ils avaient besoin.

Dans le silence de sa chambre de jeune fille, Maximilienne songeait au comte de Montgarin. Comme nous l'avons dit, dès qu'il s'était trouvé en présence de Maximilienne, Ludovic avait été saisi d'une admiration aussi profonde que sincère. La jeune fille avait remarqué son trouble et deviné facilement l'impression causée par sa beauté.

Sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Maximilienne sentit qu'elle s'intéressait vivement à ce jeune homme qu'elle ne connaissait point et qu'elle voyait pour la première fois.

Plus tard, quand le bal les eut rapprochés et qu'il vint, presque en tremblant, l'inviter pour une polka, c'est avec une nouvelle émotion de plaisir qu'elle avait mis sa main dans la sienne.

XX

Deux mois se sont écoulés depuis la brillante soirée offerte par la marquise de Coulange à l'élite de la société parisienne. Ce laps de temps a été bien employé par M. de Montgarin. De son côté, naturellement, José Basco n'est pas resté inactif. Après avoir fait de fréquentes visites à l'hôtel de Coulange, où il a toujours été parfaitement reçu, Ludovic a cessé brusquement de s'y présenter, obéissant à un ordre impérieux de José Basco.

Ceci était un calcul du Portugais et avait son importance dans une de ses combinaisons ténébreuses. La feinte retraite du jeune homme était destinée à servir ses projets.

Un jour dans l'après-midi, José Basco se présenta chez la marquise de Neuville. Il avait l'air préoccupé, soucieux. La marquise s'en aperçut.

— Que vous est-il donc arrivé ? lui demanda-t-elle.

— Pourquoi me faites-vous cette question, marquise ? répondit-il en la regardant tristement.

— Pourquoi ? Mais parce que je vois que vous n'avez pas votre figure habituelle. En vérité, mon cher comte, vous êtes triste comme un bonnet de nuit ; on pourrait croire que vous allez pleurer.

— Il est impossible de vous rien cacher, madame la marquise. Eh bien oui, j'ai de la tristesse dans l'âme.

— Si ce n'est pas trop vous demander, dites-moi ce qui vous chagrine ?

— Malheureusement, madame la marquise, vous ne pouvez rien à ma peine, et je ne sais pas si j'ai le droit de vous en faire connaître la cause.

Ces paroles produisirent l'effet espéré. La curiosité de la vieille dame fut vivement excitée.

— Ne suis-je pas votre amie ? fit-elle.

C'est vrai. J'ai eu le bonheur de mériter votre précieuse amitié ; aussi est-ce à vous seule que je puis confier...

— Eh bien ? interrogea vivement la marquise.

— Je crains... Tenez, madame la marquise, il vaud mieux que je me taise, que vous ne sachiez rien.

— Ah ! ça, mais c'est donc bien grave ?

— Très-grave, répondit José en hochant la tête.

— Oh ! alors, monsieur de Rogas, je vous en prie, parlez. Mon Dieu, bien que je ne sois qu'une vieille femme, peut-être suis-je encore bonne à quelque chose. Allons, monsieur de Rogas parlez, je vous écoute. A moi, on peut tout dire. Si c'est un secret, je vous promets de le garder.

— Vous le voulez, madame la marquise, eh bien, soit, vous allez connaître la cause de ma tristesse. Après tout, pourquoi vous cacher cela ? Votre amitié pourra peut-être, quelque chose où mon affection est impuissante. Madame la marquise, il s'agit de mon cousin le comte de Montgarin.

La vieille dame ne put retenir une exclamation.

— Mais c'est vrai, dit-elle d'une voix émue, il y a plus de quinze jours que je ne l'ai vu ; que se passe-t-il donc ? Est-ce qu'il est malade ?

— Physiquement, non ; mais il est dans une situation d'esprit qui m'inquiète sérieusement. Madame la marquise, je crains pour sa raison.